

LAURENT DUBREUIL

PORTRAITS DE L'AMÉRIQUE  
EN JEUNE MORTE

*Éditions Léo Scheer*

# Laurent Dubreuil

## Portraits de l'Amérique en jeune morte

L'Amérique se meurt. L'Amérique est morte. Et l'Amérique se survit, un peu vampire, un peu zombie. La jeune défunte parade en une mascarade fantomatique et indécente. Elle éructe depuis le champ de ruines qu'elle hante désormais.

Amis, rejoignons la sordide sarabande ouverte par Donald Trump ou Mark Zuckerberg. Dansons parmi les canyons vides de l'Utah et les bidonvilles du vieux Sud. Défilons derrière les *serial killers*, les robots cannibales et les survivalistes. Une dernière fois, rions et pleurons du décès éternellement suspendu d'America.

Cet essai lyrique donne à voir le grand *rêve* qui dépérit. Il offre aussi une collection de portraits, un registre de

personnages et un ensemble de scènes qui font aujourd'hui de l'expérience américaine un grand spectacle macabre.

Laurent Dubreuil est l'auteur de plus d'une douzaine d'ouvrages, dont *Pures fictions* (2013) et *Génération romantique* (2014), parus chez Gallimard. Il vit et enseigne aux États-Unis.

EAN numérique : 978-2-7561-1298-5

EAN livre papier : 9782756112961

[www.leoscheer.com](http://www.leoscheer.com)

DU MÊME AUTEUR

- De l'attrait à la possession*, Hermann, 2003
- L'Empire du langage*, Hermann, 2008
- L'État critique de la littérature*, Hermann, 2009
- À force d'amitié*, Hermann, 2009
- Le Refus de la politique*, Hermann, 2010
- Pures fictions*, Gallimard, 2013
- Génération romantique*, Gallimard, 2014
- The Intellectual Space*, University of Minnesota Press, 2015
- Poetry and Mind*, Fordham University Press, 2018
- Dialogues on the Human Ape*, avec Sue Savage-Rumbaugh,  
University of Minnesota Press, 2019
- La Dictature des identités*, Gallimard, 2019
- Baudelaire au gouffre de la modernité*, Hermann, à paraître

LAURENT DUBREUIL

PORTRAITS DE L'AMÉRIQUE  
EN JEUNE MORTE

*Éditions Léo Scheer*

## Avant-propos

Oui, je crois l'Amérique morte depuis quelque temps. Mais elle se survit à elle-même en une mascarade grotesque, fantomatique et dégoûtante.

Voilà ce que j'avance dans ces *Portraits* qui, à l'évidence, ne sont pas une étude sociologique, ni une démonstration de géopolitique, ni même un traité philosophique. J'opte ici plutôt pour une théorie poétique du réel, pour un mode lyrique et subjectif. À propos du *subjectif*, il me faut sans doute dire que je vis aux États-Unis depuis l'été 2005. J'ai pour résidence un coin de la campagne au milieu de l'état de New York, à des centaines de kilomètres au sud des chutes du Niagara et au nord de Manhattan. Quand

je marche dans les rues, je croise des biches, des dindes sauvages, des sconses. La région est vallonnée, avec plus de dix longs lacs étroits et tristes. Elle était sacrée pour les Iroquois qui l'habitaient. Elle devint, un temps, industrielle. Elle est de nouveau rurale, boisée, désolée, avec de rares enclaves universitaires. (Je suis dans l'une de celles-là, et, en effet, *campus*, en latin, peut signifier *camp retranché*.) Six à huit mois par an, il fait grand froid. Nous nous réveillons, les matins de novembre ou de mars, avec la neige qui a tout recouvert ; dehors, elle nous arrive parfois au-dessus des genoux. Malgré le déploiement technologique des télécommunications, l'existence a gardé son côté rude et *pionnier*. Je voyage beaucoup sur ma part du continent, jusqu'aux déserts, jusqu'aux villes de verre et métal, jusqu'aux montagnes rouges, jusqu'aux ruines des civilisations oubliées. J'aime en toute sincérité la légende et la gloire des États-Unis, malgré ses innombrables défauts et trahisons. Mais – je suis bien forcé de le constater – l'Amérique est désormais au passé. La survivance des idoles déchues, je m'y connais : je suis Européen. La particularité de ma patrie d'accueil est toutefois son envie obstinée de

se donner en spectacle *in articulo mortis*. Comme l'agonisé sous hypnose d'Edgar Allan Poe, America s'entête à parler, bien qu'elle ait manifestement passé l'arme à gauche. Continuant d'exercer sa posthume puissance par les ondes, par la force de ses objets et de son capital, elle contribue à une entreprise générale de zombification à l'échelle du monde. Tel est du moins le tableau qui s'imposa à mon esprit, en ce par ailleurs magnifique été de 2016 où j'écrivis la plus grande part de ce livre.

J'ai donné ces détails biographiques dans l'espoir un peu naïf que l'on m'épargne l'accusation d'*anti-américanisme*. Comme tout le monde, j'ai sans doute certaines tentations masochistes, mais demeurer plus d'une décennie dans un lieu que j'abhorrerais tout à fait, vraiment, ce ne serait guère de moi. Ne prenez donc pas ce livre, s'il vous plaît, pour un brulot, une dénonciation, voire un symptôme. Je préférerais ne plus trouver la brutale évidence du grand macabre d'America. En attendant cet accès de cécité, j'essaie de faire d'un attristant constat une source d'écriture. Plaindre et moquer les États-Unis à la parade qui leur sert de funérailles n'est en rien une célébration d'un meilleur endroit



sous le soleil ni une simple condamnation. L'Amérique est morte, elle se plaît à l'être, voilà tout. J'en tire non point une conclusion mais mon inspiration.

Le livre méritait le nom de *portraits* (au pluriel), parce qu'il s'attache à une description mosaïque. Je dépeins des individus : le milliardaire Peter Thiel, la chanteuse devineuse Anohni, le bonobo naguère loquace Kanzi, et bien d'autres. On trouvera encore des caractères, tels que l'*endive technologique*, le *robot corporate*, ou le *hurleur*. Dans un pays où l'espace toujours compta, j'ajoute enfin des scènes, toutes liées à un moment, singulier, révélateur, sur un point de la côte Est, du Sud, du Midwest ou de l'Ouest. De tels textes s'inscrivent dans un arc à la fois narratif et argumentatif, qui se développe en sept courts chapitres. Le premier est un adieu allégorique à la nation qui puisait de son propre rêve (*the American dream*) la force d'une « prophétie autoréalisatrice » et a maintenant cessé d'y croire, quitte à dépérir et se présenter en conquérante grossière et bouffonne (*Trump's America*). Puis je m'attache à la liquidation acharnée du mythe : le renfermement, la

surveillance généralisée, l'invasion ; la transformation du Far West en un Ouest technologique et conforme. De là, je me consacre au grand cirque des morts d'Amérique, avec ses vampires et autres êtres fantastiques ; ses *white trash* furieux ; ses survivalistes et survivants – tous personnages que je trouve parmi les livres, sur les écrans, dans les rues, les trains ou les plages.

Sur le plan littéraire, je poursuis le chemin que je me suis frayé avec *À force d'amitié* en 2009 et qui a mené à deux autres livres, *Pures fictions* et *Génération romantique*. J'entends comprendre une question, une situation, en n'excluant *a priori* aucune expérience de pensée (que ce soient, en l'occurrence, Tocqueville ou Ligeti, les *comics* de Winsor McCay ou la série télévisée *The Departed*, une conversation entendue au restaurant ou un discours politique). Surtout, j'entends me doter d'une poétique réflexive qui découpe les ligaments des conventions du discours. Partant, des éléments de reportage, de récits oniriques, de narrations, de poèmes ou de traités s'assemblent, s'agglomèrent. Je sais qu'à ne pas jouer le jeu des genres, par les temps qui courent, je me retrouve dans une région d'écriture qui

s'est dépeuplée. Mais je tiens qu'il est possible, nécessaire, d'œuvrer indépendamment des us du jour.

Par des circonstances ne dépendant pas de moi, ce manuscrit sur la hantise et les morts-vivants aura séjourné deux à trois années dans des limbes éditoriaux. Juste retour du sort, peut-être. Dans cet entre-deux temporel, hélas, rien de ce que j'ai vu n'a pu infirmer l'impression qui fondait mon ouvrage. Au contraire, la présidence lamentable et prévisible de Donald J. Trump a rendu plus manifeste la funèbre indécence de l'Amérique défunte. Or le Trompeur en chef n'a pas tué « l'esprit vrai » des États-Unis : c'est parce que le pays agonisait déjà qu'il put élire à sa tête le sinistre clown qui fut à la hauteur de sa désespérance. Parmi les événements des toutes dernières années américaines figure aussi, à un autre titre, l'exploit artistique du *Twin Peaks* de David Lynch. Quelle surprise, pour l'admirateur de toujours que je suis : vingt-cinq ans après le dénouement, Lynch choisissait de montrer le grand retour des absents et il terminait par un ultime voyage au pays des morts, égaré dans un *nulle part* entre les avatars possibles d'Amériques révolues... Dans une direction ou

l'autre, en tout cas, je trouve pour mon intuition première la preuve par le fait ou par l'art.

Alors, affligeons-nous de la sarabande sordide qu'ouvre la morte Amérique. Et, cependant, réjouissons-nous de pouvoir encore, quoique à moitié crevés nous aussi, danser au rythme saccadé du cortège des trépassés.

*L. D.*

*Ithaca, le 17 avril 2019*

## I. VALENTINE, ADIEU !

Regardez-la bien, la jeune défunte. Regardez ses traits, sa posture, et l'immobilité qu'elle tira du trépas. Elle naguère vivace, belle, parleuse, farouche et magique, elle gît à terre, sans même une poussière couvrant son corps. Elle se nommait America. Elle se vantait d'un extraordinaire destin, elle chantait sa louange et saluait l'espoir. Elle mentait, elle rusait, elle inventait, elle aguichait, elle complotait. Nous l'aimions telle quelle, folle. Elle nous effrayait aussi. Dès son entrée dans nos vies, America fut une amante envahissante, trop superficielle pour compter vraiment, obsédante pourtant. Littéralement, elle irradiait : sa lumière phosphorique éclairait nos tréfonds que rongeaient des cancers nouveaux. America était toute à vous, offerte, et soudain vous repoussait ; elle vous sauvait puis vous crachait au visage. Ah ! superbe ! inoubliable ! tu es maintenant ce cadavre, cette charogne aux sursauts

lubriques trouvée par le poète à la croisée des chemins ! Nul ne sait avec exactitude comment, éteinte, tu fus ensuite extirpée de ton précieux tombeau et te retrouvâs là, retournée sur le sable. À moins que tu ne te sois réveillée, puis traînée hors du cercueil. Cela te siérait, car, malgré les apparences, jamais tu ne fus très réaliste<sup>1</sup>.

Voyez notre trépassée sous nos yeux se relever et s'asseoir sur le bord de sa route ! Elle maugrée *je vas redevenir la grande que j'étais* (en dépit de sa puissance, elle a gardé le fruste parler des campagnes). Elle alterne sermons et diatribes. Elle insulte. Elle danse. Elle menace du poing. Bref, elle entend donner l'illusion de sa survivance. Allons, America, rien n'y fera : tu es morte. Libre à toi de n'y pas croire, nous t'avons vue le jour d'avant, sans plus de souffle, prostrée, allongée, les yeux clos sur le catafalque. Toi-même d'ailleurs qui, tandis que je parle, redoubles d'activité, qui trépignes, qui nous saoules de ton incontinent babil, n'es-tu pas en train de surjouer la vie que tu abandonnas ? Ton actuelle frénésie semble trahir que la

---

1. *I don't want realism, I want magic*, dis-tu, Blanche, dans *Un tramway nommé désir*.

nouvelle de ton décès a fini par te toucher. En un sens, tu peux avoir raison : décédée, et alors ? pourquoi quitter la scène pour si peu ? *The show must go on*. Sûr, en cette seconde, tu continues, *post mortem*.

Cadavre chéri, pardonne mon fâcheux assaut nécrophile ! Contemporaine Amérique, ce livre t'est dédié, qui veut décrire tes suicides, le spectacle de ta mort et ta hantise. L'indécence de tes adieux interminables m'interdit en général le recours à l'élégie, que je réserve, pour une autre fois, à tes grandes sœurs (cette Europe, cette France, je suppose). Tant mieux donc si mon texte est par moments moins un thrène qu'une véhémence farce. Tu préférerais toujours enterrer tes affidés au cours d'amusantes cérémonies, mi-pique-niques mi-fêtes de fin d'année, où l'oraison funèbre le cédait à l'anecdote, à l'histoire drôle. Je t'honore selon tes propres rites.

Mais qu'est-ce à dire qu'est morte l'Amérique ?

Sans doute les États-Unis maintiennent-ils tant bien que mal leur gouvernement, leur pesante richesse, leur population, leurs institutions. Je me fiche sinon de la

statistique, où je ne lis point l'avenir. Je me rappelle qu'au lycée lyonnais de mes années 80, et sur la foi des chiffres, le professeur de géographie évoquait un *colosse aux pieds d'argile*. Le colosse tint longtemps. Je ne prends pas non plus une récession pour un déclin. De pareilles considérations ne jouent qu'indirectement, par leur mise en fiction. Là blesse le bât, car le *rêve* d'Amérique s'est étiolé. Cette croyance s'évanouit à la faveur peut-être de telle crise financière ou de telle attaque terroriste, mais ni l'une ni l'autre ne *causèrent* en fait la dissipation d'une hallucination collective. Comme le *tulpa* doublement imaginaire, l'Amérique existait par le crédit qui lui était accordé. Ainsi, les États-Unis ont gardé leurs états, leur armature, pour mieux dire. Quant à cet *American dream* qui en faisait l'âme ou l'efficace, il s'est corrompu, et avec lui la diabolique, l'angélique Amérique. Les vociférateurs qui prétendent aujourd'hui conserver cette religion d'hier sont de gauches escrocs, peinant à cacher leurs grossiers intérêts et leurs dépressions. Au mieux, le rêve, s'il en reste, est lucide. *Amérique-la-morte* signifie que la rumeur légendaire s'est évanouie, que le songe décomposé est inopérant. Nul



n'empêche un pays à l'esprit annihilé de livrer commerce, d'importer des êtres, d'exporter des produits, de lever l'impôt, de guerroyer – de faire comme si de rien n'était. Sauf que l'Amérique naguère encore était fort autre, et ses adeptes l'animaient ; cela n'a plus cours.

*Silver Meteor (2015)*

Dans le wagon-restaurant, sujet unique à chaque service : matin, midi et soir, les voyageurs parlent du passé, au risque de l'indigestion. Les passagers des couchettes sont presque exclusivement des retraités au dernier âge, en plus de quelques nostalgiques et d'obèses morbides ou handicapés profonds dont les avions ne veulent pas. À table, on raconte ce que *furent* sa vie, les trains américains, les États-Unis. Cela passe le temps. Si un vieillard blafard qui reprend du bacon sur sa tartine de mayonnaise a un soudain coup au cœur, le défibrillateur l'agitera de nouveau, comme frissonnaient les grenouilles sectionnées du savant Galvani. Mes commensaux sont habitués aux résurrections express autant qu'à la lenteur des trains. Cette lenteur, ils tiennent à s'en excuser auprès de moi. J'aurais envie de célébrer cette chambre sur

rails qui fait penser au lit mobile de Winsor McCay, ou de dire que ce parcours de trente heures libère une rêverie que prohibent les *jets* bondés et vrombissants. Rien n'allégerait la honte de mes interlocuteurs, leur honte de n'être plus capables de conduire sur la même distance, de prendre le train par peur du vol aérien, de s'attacher à une pratique désuète. En ces regrets, le présent n'est que l'ombre portée d'un passé jugé défunt.

Quand, dans la même voiture en 1959, le Cary Grant de *North by Northwest* parle d'amour avec Eva Marie Saint, il croit, anachronique, à la rencontre imprévue que procuraient les trains anciens. Il comprend ensuite que sa romance ferroviaire était arrangée. Plus tard, elle se convertit néanmoins en sentiment. Dans ce film qui traversait l'Amérique de Manhattan au Dakota et culminait à Rushmore sous l'œil fixe des présidents de pierre, Hitchcock montrait la réactivation d'un passé ouvrant sur l'inattendu *maintenant*. En 2015, le chœur du Météore d'argent n'en veut rien savoir. Il chevrote : *la mort n'est plus à nos trousses, elle nous a rattrapés, elle est notre pilote à l'enseigne de l'étoile filant au ralenti*.

America avait un principe enfoui dans ses discours et ses mœurs : il résidait en cette alliance particulière d'égalitarisme et de violence exclusive. Tocqueville comprit et nota l'incidence de *l'égalité des conditions* dans la coutume et l'organisation politique. Il remarquait cependant une inégalité absolue, celle des races, et, annonçant la résolution de cette contradiction, il prévit la fin de l'esclavage. Il ne voulut pas saisir que la servitude, la ségrégation, voire l'extermination n'étaient pas seulement le résidu d'une société coloniale à terme condamnée par la démocratie mais aussi l'expression d'une violence inhérente à cette part du Nouveau Monde, s'affirmant *par* l'exclusion. L'égalité même ne fut ici que temporaire, et je ne suis pas certain qu'au début de l'ère romantique, l'écart des riches aux pauvres fût si faible que le rapportait Tocqueville. À tout le moins, en notre temps, indiscutablement, les conditions des misérables et des fortunés sont aux extrêmes. L'égalité, d'emblée mot d'*ordre*, est surtout le soutènement du contrôle général. Avoir *plus* au lieu de *mieux* : pour s'assouvir, ce désir ne se découplait pas de la violence. L'égalitarisme était la fonction de l'exclusion garantissant à

ceux qui le *méritaient* le droit d'avoir des droits, au détriment de la racaille du monde, prête à se faire dompter, flouter, pulvériser.

Certes, la violence exclusive et le commandement de l'égalité se menacent réciproquement, ce pour quoi il faut une *association* entre les contraires, inepte en logique, excellente en pratique. Vieille histoire. L'antique Athènes affermit sa citoyenneté sur l'esclavage ou l'oppression des barbares, énonçant froidement sa supériorité de civilisation. Dans la France d'après les révolutions, les restaurations et les empires, la *fraternité* de la devise promettait la fausse égalité des familles, avec leurs préférences éhontées, leurs privilèges, leurs secrets, leurs rancœurs, les femmes comises le dimanche à la vaisselle, la table des enfants, les cousins invités à se taire, les gendres traîtres et les brus exécrées. L'Allemagne issue du grand conflit mondial tenta la voie moralisatrice, déduisant de sa violence originare absolue, sans cesse remémorée, la raison de l'usage de ses habitants.

En Amérique, l'alliance particulière fut pour longtemps une quête de *naïveté*, justification faible à

pied des tours... C'est sous les brassées de mauves et les fleurs bleues de la chicorée... C'est contre les gravats et les tôles froissées du terrain vague... C'est gisante sur le roc détrempe par l'orage... C'est dans la chambre rouge aux antiques de plâtre... C'est là qu'elle se survivrait... L'Amérique voudrait rêver d'elle et d'autre chose. Les images et clichés des temps avortés ou révolus surgissent, se mêlent, s'estompent, disparaissent. Il n'est plus à voir qu'une lumière blafarde, qu'une lueur, qu'un halo ; puis rien. Aveugle et morte, America continue de regarder droit devant elle. Qui viendra lui fermer les yeux ?

*Ithaca, Vérin, Lyon, New York, Silver Meteor, Miami Beach, Gainesville, Tallahassee, Paris, Pékin, Chantilly, Washington, Ithaca ; 2016-2019.*

## TABLE

<u>I. Valentine, adieu !</u>	<u>15</u>
<u>II. Tel Orion</u>	<u>31</u>
<u>III. Le voyage vers l'Ouest</u>	<u>47</u>
<u>IV. Zombies et vampires</u>	<u>63</u>
<u>V. La fosse commune</u>	<u>79</u>
<u>VI. Le grand cirque des morts</u>	<u>93</u>
<u>VII. Survivants et survivalistes</u>	<u>107</u>